

CHORUS

LES CAHIERS DE LA CHANSON



LE DOSSIER : MICHEL JONASZ

Francis Cabrel, Nilda Fernandez, Maurane

Léo Ferré, Jean-Jacques Goldman, Yves Simon

Michel Berger, Richard Desjardins, Jean Sommer, Alain Souchon

Angélique Kidjo, Arthur H, MC Solaar, Eric Lareine

M6148 - 1 - 75,00 F - RD



N° 1 - AUTOMNE 1992
(OCTOBRE NOVEMBRE DÉCEMBRE)

RENCONTRE

LÉO FERRÉ

L'extrême solitude et la sagesse

Le poncif est facile et personne n'y échappe : qui dit Ferré pense aussitôt anarchiste; même si tout le monde n'a pas la même définition du mot, ni la même perception du personnage.

D'aucuns n'ont de lui qu'une image grinçante, lui qui maria amour et anarchie en un titre qui, pour d'autres, reste un idéal de vie.

D'autres encore révèrent le vieux lion toujours en éveil, avec ses crocs intacts sous sa crinière de neige; l'homme éternellement libre, aux colères terrifiantes et à la tendresse immense comme la mer. Un homme aux yeux bons et au verbe souvent acide, tutoyant la poésie et la musique comme autrefois Verlaine tutoyait la bouteille et Rimbaud les Enfers. Anarchiste, oui. Comment faire autrement ?

«Y'en a pas un sur cent / Mais pourtant ils existent !»

Encore que le mot soit bien galvaudé aujourd'hui où la moindre grande gueule sans vergogne se réclame de «l'anarchisme de droite» (*sic* !) pour emmerder ses semblables.

Le mieux était donc d'aller poser directement la question au principal intéressé, à l'occasion de son passage au festival de Sauve¹, et à quelques mois d'une rentrée parisienne s'annonçant mouvementée pour cause de mise à la rue intempestive du TLP qui devait l'accueillir en novembre¹.



Léo, avec Marc Robine, pendant l'entretien lors du festival de Sauve en août dernier
(Photos F. Vernhet)



CHORUS : Lorsqu'il évoquait son «anarchisme», Céline concluait : *«Je ne crois pas aux hommes !»* Vous, vous dites : *«Anarchie, avec un A comme Amour...»* Tout le contraire, en somme...

LÉO FERRÉ : Oui. Mais Céline, c'était... Hein, bon... L'anarchie, c'est l'extrême solitude. Mais une solitude qui n'est pas coupée des autres.

– *«Seul, mais peinard...»* en quelque sorte; comme dans votre chanson ?²

– Pas peinard. Se mettre dans le coup quand c'est possible, mais toujours seul; sans faire participer personne autour de soi, sans branle-bas. Je ne pense pas qu'il puisse y avoir d'anarchie organisée. Ça finit toujours mal l'anarchie organisée. D'ailleurs cela devient de la politique. Et, pour moi, l'anarchie ça n'est pas de la politique.

– C'est une philosophie ?

– Peut-être. Une façon de vivre, en tout cas. En dehors

du siècle et, très souvent, en dehors des autres. C'est une voie excessivement difficile. La voie de l'extrême solitude; je ne peux pas dire ça autrement.

– Et la chanson ? Vous êtes également seul en scène.

– Oui, je suis seul en scène. Remarquez que je n'ai jamais eu peur sur scène, ni avant d'y aller. Je n'ai jamais eu le trac. Enfin ce que les gens qui font le même métier que moi appellent le trac. Pourquoi ? Parce que je n'aime pas beaucoup chanter en scène. Je le fais parce que c'est mon métier; mais comme je n'aime pas beaucoup ça, je n'ai pas peur.

– Cela peut sembler contradictoire...

– Peut-être, mais c'est ainsi.

– Au-delà d'être un métier, pour quelques-uns, la chanson est une vaste mémoire collective. Avez-

1. Voir respectivement nos rubriques «Festivals» et «Agenda» dans ce numéro. – 2. In «Avec le temps».

vous, vous-même, une grande mémoire de la chanson ?

– Pas tellement, non. J'écoute des chansons, bien sûr, et je trouve souvent que tout ça n'est pas terrible.

– Peut-être avez-vous, comme certains, la nostalgie des airs de votre jeunesse ?

– Pas du tout ! Vous savez, c'étaient des chansonnettes. Comme tout le monde j'en connaissais quelques-unes que je me chantais de temps en temps; mais, dans l'ensemble, ça n'était pas bien terrible non plus...

– Pour vous qui invoquez souvent des poètes comme Apollinaire, Verlaine ou Rimbaud – dont vous venez d'enregistrer, récemment, *Une saison en enfer* – ou des musiciens comme Beethoven, Ravel ou Debussy, la chanson est-elle un compromis entre poésie pure et musique ?

– Il n'y a pas de compromis, car il n'y a pas de poésie sans musique. Quand elle est bonne, la poésie a sa propre musique; même si ça n'est pas toujours évident pour tout le monde. D'ailleurs les gens ne lisent presque plus de poésie. Ils se mettent au lit avec un livre et, après en avoir lu dix ou vingt pages, ils le referment en se disant : « On verra ça plus tard... » C'est la musique qui aide la poésie à faire son chemin. C'est elle qui va où il faut, elle qui prédomine. Et quand elle est spontanée, qu'elle vient naturellement des mots, elle prédomine même sur le chanteur.

– Est-ce pour cela, pour avoir une plus grande indépendance musicale, que vous avez été le premier à briser le schéma couplet/refrain et à faire éclater les vers de vos chansons ?

– Ça s'est trouvé comme ça. Il y a longtemps que Baudelaire avait fait des poèmes sans vers ni rimes et, quand j'ai essayé de mettre « L'étranger » en musique, celle-ci est venue très facilement, en improvisant avec le livre ouvert sur mon piano; parce que, même sans vers réguliers, il y avait déjà quelque chose derrière les mots...

– Est-ce à dire que la chanson existe déjà dans le poème ?

– Non, car les poètes n'étaient pas des musiciens. Sinon, au lieu d'être des poètes, ils auraient été auteurs-compositeurs-interprètes et ils ne seraient pas morts dans la misère. Car la poésie ne se vend pas. Elle se vend beaucoup moins bien que la chanson. Si bien que tous ces poètes que l'on dit maudits auraient

certainement mieux vécu s'il y avait eu des disques à leur époque.

– A ce propos, on ne reproche jamais à un chanteur de toucher à l'œuvre d'un poète, alors qu'on vous a beaucoup reproché de vous être mêlé de diriger Ravel ou Beethoven.

– Oui, on m'en a voulu un maximum pour cela; parce que, dès lors, on a affaire à la jalousie des musiciens dits de métier. Mais j'ai compris. Je me battais, avant; maintenant je ne me bats plus. Je n'en ai plus envie. Et puis, être musicien et tout faire dans la chanson, c'est très difficile et très décevant. Et ça embête les gens qui croient posséder la musique. Alors, je n'ai jamais été aidé; bien au contraire. Et je sais que, par

derrière, beaucoup de gens ont tout fait pour que je me casse la figure.

– Ce travail symphonique, que vous faites depuis plusieurs années, ne s'improvise pas. Êtes-vous autodidacte ou avez-vous pris des cours d'harmonie ?

– J'ai pris des cours, oui, avec un musicien russe qui était l'élève de Scriabine. Et puis j'ai travaillé beaucoup. En définitive, je ne pense pas qu'il faille tellement de professeurs; il faut surtout s'y mettre soi-même et tenter d'aller jusqu'au bout. Quand on peut. Mais c'est quelque chose de très difficile. Moi, j'ai la chance de pouvoir chanter, donc de m'illustrer avec la musique que j'écris. Sinon, vous pouvez être tranquille que je ne pourrais pas faire d'orchestrations, que je ne pourrais pas composer.

– Vous parliez à l'instant de « jalousie » du monde musical, de celle des chefs d'orchestres...

« Pour moi, il ne s'agit pas de francophonie, mais plutôt d'anglophobie. J'en ai marre de cette langue revue et corrigée par les Américains. Marre de ces mots qui ne veulent rien dire et qui ne sont là que pour faire du genre »

Il serait tenté de les écouter dès maintenant.

– Oui, d'après ce que je peux lire dans les journaux ou entendre à la radio, il me semble que les chefs d'orchestres sont des gens très prétentieux. Alors que moi, à part les guider dans la cadence, tout ce que je propose aux musiciens qu'il m'arrive de diriger, c'est de les aider à lire ce qui n'est pas écrit.

– Un peu ce que disait Furtwängler, lorsqu'il parlait de jouer *«les notes qui sont derrière les notes»*.

– C'est tout à fait ça, oui.

– Donc, en France, on admet qu'un chanteur puisse être un poète, mais pas qu'il soit un vrai musicien...

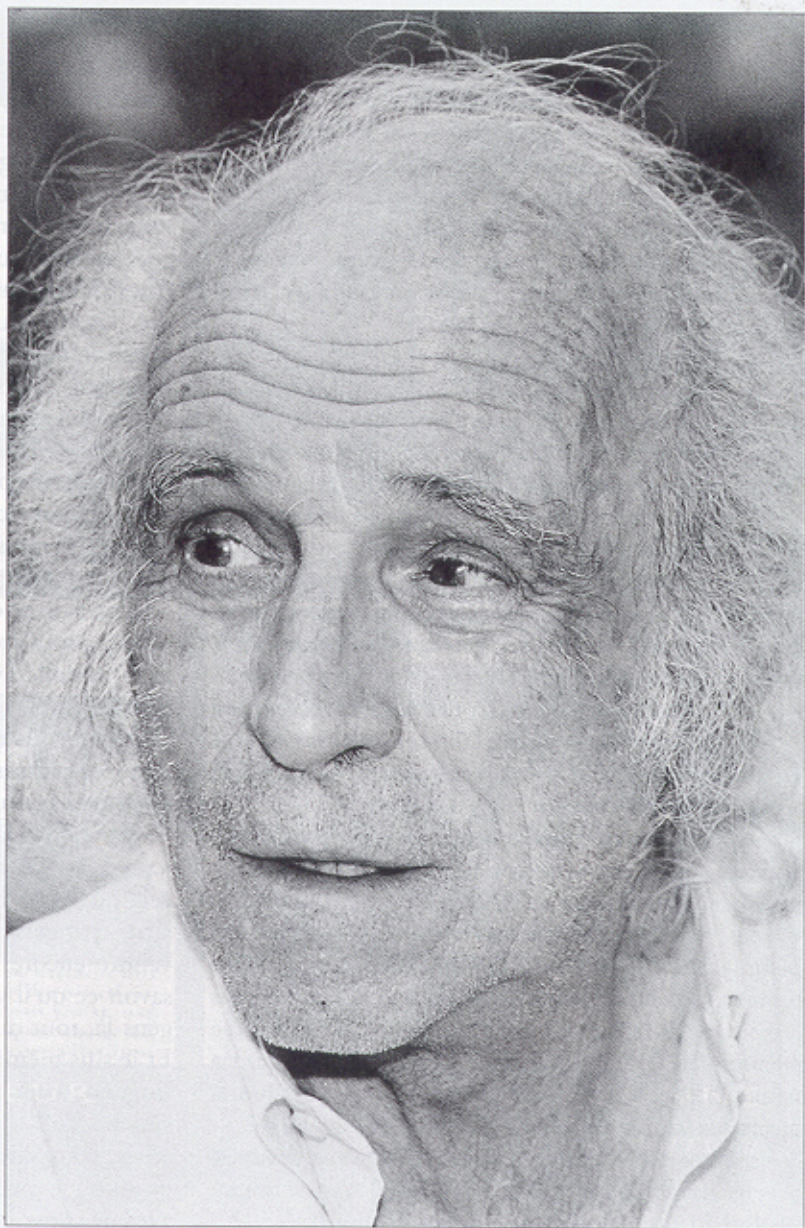
– Moi, je ne suis rien ! Ni considéré comme un poète, ni considéré comme un musicien. Je suis considéré comme rien !

– Comme un poète, si, au moins; puisque vous avez été le premier chanteur à être admis dans la fameuse collection *Poètes d'aujourd'hui*, avant Brassens, Brel ou Trenet. Et puis, la chanson poétique est aujourd'hui dans les livres de classe. On a même parlé de Charles Trenet pour l'Académie française...

– Il a eu tort de faire ça. Il vaut bien mieux que ça, Trenet. Il est plus qu'académicien, c'est un véritable poète. Je me souviens de l'époque de ses premières chansons, un peu avant la guerre; un de mes copains me disait toujours : *«Trenet, il a dix-huit ans d'avance !»*

– Vous aussi vous étiez en avance lorsque, le premier, vous introduisiez des mots anglais dans vos chansons; comme dans *«Thank you, Satan»*, par exemple.

– C'était quelque chose de tout à fait naturel. Quand j'étais enfant je disais *thank you* aussi spontanément que merci.



– Oui, mais maintenant que le français s'anglicise de tous bords, que l'on entend une majorité de chansons anglo-américaines sur les ondes et que le «franglais» se banalise, qu'en pensez-vous ? Croyez-vous, comme certains, que la chanson française soit menacée et que l'idée de francophonie soit une solution ?

DISCOGRAPHIE

Malgré le temps qui passe et l'âge qui avance – le 24 août dernier, jour de la Saint-Barthélemy, Léo a fêté son soixante-seizième anniversaire – la production discographique de Ferré reste toujours aussi abondante et variée. Un nouvel album, entièrement composé de titres inédits, est même annoncé pour la fin de l'année. En attendant cette nouvelle moisson, tous ses enregistrements de ces quinze dernières années (tant publics que studio) sont disponibles au catalogue EPM, sous forme de CD.

Les albums enregistrés en studio, à partir de 1977, et dont certains sortirent en leur temps sous label RCA (mais avec pour la plupart d'entre eux des montages différents, c'est-à-dire plus courts), ont été regroupés dans un gros coffret blanc composant une *Intégrale Ferré...* du moins l'*intégralité* de sa production depuis quinze ans. Avec même un petit retour en arrière pour le disque *Léo Ferré dirige Ravel*, précédemment sorti sous le titre *Ferré muet*, et qui, lui, date de 1975. Les dix CD (neuf simples et un double) rassemblés dans ce coffret (qui peuvent être acquis séparément) sont les suivants : *Les Loubirds* : Léo Ferré chante Jean-Roger Caussimon – Ferré, Rimbaud, Beethoven – *Il est six heures ici... et midi à New York* – *La frime* – *La violence et l'ennui* – *On n'est pas sérieux quand on a 17 ans* – *L'Opéra du pauvre* (Double CD) – *Les vieux copains* – Léo Ferré dirige Ravel (Concerto pour la main gauche. Au piano : Dag Ashatz) – *Une saison en enfer*.

S'ajoutent à ces enregistrements en studio, trois productions réalisées en public qui, comme telles, ne figurent donc pas dans «l'Intégrale» : *Léo Ferré en public, au Théâtre des Champs-Élysées* (EPM FDC 1012. Grand Prix de l'Académie Charles Cros) – *Léo Ferré en public, au TLP Dejazet* (Double CD EPM FDC-2 1050) – *La fête à Ferré*. Enregistrement collectif réalisé le 9/07/87, dans le cadre des Francofolies de La Rochelle, lors d'une soirée d'hommage à Léo organisée par J.-L. Foulquier, avec Nicole Croisille, Catherine Ribeiro, Cl. Dubois, J. Higelin, F. Lalanne, P. Piché, Mama Béa, le groupe Ars Nova et, bien sûr, Léo lui-même (EPM FDC 1024).

S'agissant de la discographie antérieure, l'essentiel est disponible chez Barclay sous la forme de deux coffrets CD : *Avec le temps...* (Barclay 841 0260-2) et *Les poètes* (Barclay 847 169-2).

Le premier contient les onze CD suivants couvrant la période 1960-1974 : *Et... basta !* – *Thank you Satan* (en public à l'Alhambra 1961) – *Paname* – *T'es rock, coco !* – *L'Age d'Or* – *Poètes, vos papiers !* – *Amour Anarchie* – *La solitude* – *Il n'y a plus rien/L'espoir* – *La vie d'artiste* – Léo Ferré chante Aragon.

Le second est constitué des trois CD suivants : *Apollinaire, la Chanson du mal aimé* – *Baudelaire* – *Verlaine-Rimbaud*.

– Pour moi, il ne s'agit pas de francophonie, mais plutôt d'anglophobie. J'en ai marre de cette langue revue et corrigée par les Américains. Marre de ces mots qui ne veulent rien dire et qui ne sont là que pour faire du genre. Je ne pense pas que le français soit vraiment menacé, mais tout cela est tellement réducteur. On ne fait que réduire. C'est comme pour ces chansons que l'on entend à la radio. Rien que des trucs américains que les gens écoutent sans comprendre. Ça ne leur dit plus rien; ça n'est plus qu'une question de commerce. Vous me parlez de poètes, de musiciens, mais écoutez ce qui se passe à la radio : la chanson n'est plus qu'une question de commerce.

Moi, cela ne me gêne pas; mais je trouve ça ridicule. Je suis horrifié par toute cette maladresse abominable.

– Est-ce pour cela que vous préférez travailler dans une petite maison de disques, comme EPM, plutôt que dans une grosse multinationale ?

– La maison de disques, c'est moi, puisque je suis mon propre producteur et que je fais ce que je veux. Mais là je travaille avec un ami qui est, en plus, un bon distributeur.

– Auriez-vous encore cette même liberté de création dans les grosses boîtes comme celles avec lesquelles vous avez travaillé par le passé ?

– Ces boîtes-là sont dirigées, aujourd'hui, par de jeunes marketing... «marketingers...» – c'est comme cela qu'il faut les appeler, n'est-ce pas ? – de jeunes «marketingers» de 35 ans, qui sont bien contents de vendre encore mes disques, mais qui se fichent de savoir ce qu'il y a dedans. Encore une fois, pour ces gens-là, tout ça n'est rien d'autre que du commerce. Et je suis même plutôt mal vu par eux. Des «marketingers». Pour moi, ces gens-là sont incompréhensibles.

Mais, vous savez, je m'en fous. J'en suis arrivé à un point où je me fous de tout. C'est inutile de se fâcher avec des gens incompréhensibles.

– La sagesse, en quelque sorte ?

– Oui.

Propos recueillis par Marc ROBINE

(les 5 et 13 août 1992).

Contact scène : Média-Scène Productions, 44 rue de la Tour d'Auvergne, 75009 Paris (1/48.74.29.30).

DISQUES

LA CHANSON D'ARAGON

Cet automne est marqué par le dixième anniversaire de la disparition du poète Louis Aragon. Manifestations et hommages divers vont se succéder, parmi lesquels une soirée exceptionnelle du FestiVal-de-Marne (voir «A la coda»), tandis que plusieurs disques – des nouveautés ou des rééditions – viennent (ou sont sur le point) de paraître. L'occasion pour nous d'effectuer un tour d'horizon des rapports très féconds entre l'oeuvre d'Aragon et la chanson.

JEAN FERRAT (Intégrale 1992)

Un jour un jour. Le tiers chant. Le malheur d'aimer. Les poètes. Nous dormirons ensemble. C'est si peu dire que je t'aime. Aimer à perdre la raison. J'entends j'entends. Dans le silence de la ville. Que serais-je sans toi. Robert le Diable. Les lilas. Au bout de mon âge. Heureux celui qui meurt d'aimer. (Temey 174 427).

HÉLÈNE MARTIN (1975-1982)

Argument. Que les étoiles aient brisé. Une maison comme un jeu de cartes battues. Oh la guitare. Qu'y pouvons-nous. Tu disais imprudent au jeu. Le paresseux. Pablo mon ami. Voilà. Je chante pour passer le temps. Je t'aime par les chemins noirs. Ainsi Prague. Le plaisir-dieu. Le feu. Pour mes amis morts en mai. Musée Grévin. Blond partout. Il n'y a pas d'amour heureux. Chanson noire. Chanson du miroir déserté. (Cavalier/EPM FDC 1127/Adès).¹

MARC OGERET (1992)

SECOND INTERMÈDE. Maintenant que la jeunesse. Que serais-je sans toi. L'affiche rouge. J'entends, j'entends. Tu n'en reviendras pas. Nous dormirons ensemble. Est-ce ainsi que les hommes vivent ? L'étrangère. Un jour, un jour. Enfer les mines. 14^e arrondissement. Les larmes se res-

semblent. Les oiseaux. Celui qui s'en fut. Second intermède. (EPM 98 269/Adès).¹ Pour mémoire : Ogeret chante Aragon (enregistrements originaux de 1967 et 1975, CD Vogue 600 104).

ISABELLE AUBRET (1992)

L'étrangère. Maintenant que la jeunesse. Les lilas. C'est si peu dire que je t'aime. J'entends j'entends. Au bout de mon âge. Blues. Aimer à perdre la raison. Robert le Diable. Pourtant la vie. Le malheur d'aimer. Les poètes. Dans le silence de la ville. L'affiche rouge. Que serais-je sans toi. Il n'aurait fallu. Nous dormirons ensemble. Un jour un jour. (Meys 174 437).

MONIQUE MORELLI (1961-1981)

Maintenant que la jeunesse. On fait l'homme. Les mains d'Elsa. La folle. Rire et pleurer. Je proteste. Paris 42. Jean-Julien je ne puis. Marguerite Marie et Madeleine. Chant des vauriens. Il m'arrive parfois d'Espagne. Un air d'octobre. L'affiche rouge. Un jour j'ai cru te perdre. Elsa. Il n'aurait fallu. Est-ce ainsi que les hommes vivent ? La messe d'Elsa. (EPM FDC 1045/Adès).¹

LÉO FERRÉ (1961)

L'affiche rouge. Tu n'en reviendras pas. Est-ce ainsi que les hommes vivent ? Il n'aurait fallu. Les fourreurs. Blues. Elsa. L'étrangère. Je chante pour passer le temps. Je t'aime tant. (Barclay 841 271).

1. Ces trois disques sont également réunis dans un coffret «Aragon 1992» (EPM 98 270/Adès).

Réduire Aragon au chantre officiel du Parti Communiste est injuste et insuffisant. Injuste car l'esprit du poète, en dépit de ses choix idéologiques, est trop libre et trop douloureux pour être officiel, insuffisant car l'amour et la beauté n'ont pas de couleur politique. Accordons-lui, pour quelques maladresses, la grâce qu'on accorde à Baudelaire ou Rimbaud pour d'autres crimes, si crime existe en poésie.

Témoin actif d'une époque où «vivre n'est plus qu'un stratagème», il a choisi «l'amour de la patrie» alors que Brassens l'oublie lorsqu'il chante «Il n'y a pas d'amour heureux». S'il est permis d'être indifférent à l'écoute de la pseudo-folklorique «Chanson du Siège de La Rochelle» que Jacques Douai chantait naguère, il est plus difficile de rester insensible à «Richard II quarante» dont Colette Magny a su tirer l'essentiel du frisson. La poésie-fleuve d'Aragon est impressionnante. Elle s'intègre dans une oeuvre générale qui, selon Claude Roy (Aragon, «Poètes d'Aujourd'hui», Seghers) «ne souffre que pour la commodité du langage critique d'être coupée en petits morceaux». C'est vrai si l'on regarde avec un grand angle, mais la chanson permet la focalisation sur un détail particulièrement réussi. Ainsi, «Est-ce ainsi que les hommes vivent ?» est un raccourci vigoureux de «Biers-tube magie allemande» qui ne le dénature en rien. Aragon vantait lui-même «la valeur du raccourci qui peut-être va plus directement au coeur. (...) La mise en chanson d'un poème, disait-il encore, est à mes yeux la forme supérieure de la critique poéti-

que». Ainsi son oeuvre a-t-elle su inspirer de nombreux chanteurs, dans les genres les plus divers.

En 1955 déjà, un jeune compositeur remet à André Claveau, vedette de l'époque, une musique pour «Les yeux d'Elsa». Il s'appelle Jean Ferrat.



Avec lui, la polémique commence. A la chanson d'Aragon mise en musique par Léo Ferré, «Je chante pour passer le temps», Ferrat apporte une réponse de son cru : «Je ne chante pas pour passer le temps».

Quelques années plus tard, il «déclare avec Aragon : la femme est l'avenir de l'homme», ce qui lui vaut une remarque narquoise de Brel («La ville s'endormait») et une réplique plus violente de Renaud («Où c'est qu'il a mis son flingue»). Quoi qu'il en soit et quoi qu'en pensent ses détracteurs, Ferrat reste certainement le plus populaire des interprètes d'Aragon. Lorsqu'on est sensible à la beauté des mots, c'est une oeuvre admirable que d'introduire la poésie d'Aragon dans les bacs des supermarchés.

Après les mémorables «J'entends j'entends» et «Que serais-je sans toi», on aura plaisir à écouter dans l'édition 92 les quatorze titres enregistrés à ce jour, et parmi eux «Dans le silence de la ville» et «Le tiers chant» qu'il fait bon redécouvrir.

Avec Jean Ferrat, Aragon prend le chemin d'un refrain qu'on siffle au travail – ou en promenade – et

apporte ainsi à la chanson toute sa dignité.

Aragon disait : «J'ai innocemment écrit un poème et Léo Ferré en a fait une chanson». Léo Ferré répondait : «Derrière la porte des paroles d'Aragon il y avait une musique que j'ai trouvée immédiatement». S'il a exprimé avec «L'affiche rouge» ou «Est-ce ainsi que les hommes vivent ?» (reprise par Bernard Lavilliers – chez Barclay) ce qu'il y a de plus poignant et de plus tragique, donnant au drame toute sa dimension, Ferré a aussi extrait du *Roman inachevé* toute la richesse des émotions les plus furtives avec, par exemple, «L'étrangère» (reprise également par Yves Montand), ou encore l'humour sarcastique avec «Les fourreurs».

Blues ou tzigane, rythmée ou lament, la musique de Léo Ferré donne de l'ampleur au poème, elle le prolonge et le disperse à l'infini. «Léo Ferré me donne à rêver comme Eluard disait des peintres qu'ils donnent à voir», ajoutait encore Louis Aragon.

Si l'on compare le même texte du poète mis en musique par Ferré («Je t'aime tant») ou par Hélène Martin («Chanson noire»), on est surpris de découvrir, indépendamment du choix des strophes, deux chansons différentes : dans le premier cas, une plainte ouverte, généreuse et déchirante, dans le second, une étreinte palpitante et pudique, un souffle ténu qui obsède.

Avec Hélène Martin, la connivence intellectuelle qui s'exprime au-delà des frontières, à l'égard de Nezval («Ainsi Prague») ou de Pablo Neruda («Elégie...»), se conjugue avec la sensibilité, voire la sensualité féminine, lorsqu'elle vibre en harmonie avec le poète et les éléments naturels comme dans «Le

feu» ou «Le plaisir-dieu». Si ses compositions peuvent paraître un peu intimistes, son interprétation est une braise, chaleur sans flamme, présente et rassurante.

Au rayon des compositeurs, il faut apporter une mention particulière à Lino Léonardi qui a su tirer de son accordéon le rythme pour mener le bal avec un brin de nostalgie («Un air d'octobre») et surtout le souffle tragique de la passion humaine, dérisoire et exaltante dans «La messe d'Elsa» et plus encore dans «Maintenant que la jeunesse» (que Jacques Bertin reprendra plus tard, superbement).

Monique Morelli en est l'interprète réaliste et déchirante. Elle a le coeur derrière les cordes vocales et son cri rauque perce l'âme dans les poèmes où la couleur et le noir se mêlent («Jean-Julien je ne puis»). Aragon lui trouvait «ce geste soudain qui secoue ses cheveux coupés, ce regard au-delà de nous qui font que j'ap-



prends soudain ce que j'ai voulu dire, ce que je cherchais d'une manière hésitante dans ma nuit».

Aux antipodes, Isabelle Aubret apporte une fraîcheur lumineuse sur l'oeuvre en demi-teinte du poète («Les lilas», «Pourtant la vie»). Son chant coule limpide sur les strophes d'une franche tendresse, comme sur les couplets les plus acérés. Si Jean Ferrat reste son compositeur privilégié, Isabelle est cependant très à



son aise avec la musique de Léo Ferré; son «Blues» avec ses airs câlins n'est pas dépourvu de caractère.

Le plus éclectique, sinon le plus représentatif des interprètes d'Aragon est encore Marc Ogeret.

Prétant sa voix aux choix de Ferré, Ferrat, Léonardi ou Hélène Martin, ou sortant des chemins traditionnels avec «Le Jour de Sacco et Vanzetti» ou «La rose du premier de l'an», il peut, dans les graves, troubler les tombes des soldats de l'ombre, mais parfois aussi lancer des flèches à la lune pour réveiller le poète qui dort.



Si les anthologies pouvaient traverser les limites des droits des éditeurs, on pourrait aussi rêver d'une compilation de nombreux interprètes de grande qualité qui ont prêté leur concours à l'œuvre chantée d'Aragon. Citons notamment Catherine Sauvage, Francesca Solleville, Jacques Douai pour les plus connus, et Jacques Marchais ou James Ollivier pour les plus remarquables parmi les trop oubliés.

Michel Trihoreau

URGENCE

27 artistes pour la recherche contre le Sida : Alain Chamfort • Alain Bashung • Jean-Jacques Goldman • Mano Negra • Stephan Eicher • Etienne Daho • Michel Jonasz • Patrick Bruel • Francis Cabrel • Jane Birkin • Julien Clerc • Jean-Louis Aubert • Indochine • Jil Caplan • Patricia Kaas • Johnny Hallyday • Mylène Farmer • Renaud • Alain Souchon • William Sheller • Les Garçons Bouchers • Pigalle • Marc Lavoine • Françoise Hardy • Pierre Bachelet • Liane Foly • Jacques Higelin • Sylvie Vartan.

(Virgin 54013).

Sous l'impulsion d'Etienne Daho, l'idée a fini par faire son chemin : «*puisque la France a le triste privilège d'être aujourd'hui le pays le plus touché par le Sida (vingt mille cas ces dernières années), pourquoi ne pas mobiliser le public en chanson ?*».

Bien sûr, elle n'était pas nouvelle car, de *Touche pas à mon pote* à *Chanteurs sans frontières* jusqu'à l'anglophone *Red hot and blue* sans oublier l'américain *We are the world*, la charité-business avait fait des émules. Elle diffère pourtant de ces précédents en ce sens que cette machine de guerre médiatique contre le virus allait inviter vingt-sept artistes (au départ, quarante offrirent d'y participer) à prendre le chemin des studios pour une création personnelle à verser au crédit d'un album communautaire.

Ambitieux au départ, le pari a été tenu. Chacun des artistes présents s'est plié à l'enregistrement acoustique de la chanson de son choix – sur le thème de l'amour –, soit puisée à son répertoire habituel, soit empruntée à celui d'un autre. Du même coup, cet album du cœur se

singularise de n'importe quelle autre opération discographique compilatoire à but charitable en ce sens qu'il s'impose comme un réel événement musical.

Mieux encore, il est ponctué de moments d'une rare émotion : Johnny Hallyday et Stephan Eicher chantent Elvis, Patricia Kaas reprend Piaf *a cappella*, William Sheller au piano se lance dans une version très personnelle du «Vienne» de Barbara, Higelin et Bruel se retrouvent en duo pour reprendre «Je ne peux plus dire je t'aime».

Parfois même, on touche au magique lorsque Bashung revisite «Les mots bleus» (de Jean-Michel Jarre et Christophe) ou qu'Alain Chamfort, sublime, livre une version dépouillée à l'extrême de la «Maladie d'amour» signée Salvador, illustrant parfaitement le thème général de cette urgence.

Touchante opération de solidarité puisque tous les auteurs, musiciens et artistes présents sur ce double-album (au tirage limité), ont spontanément abandonné leurs droits au profit de l'institut Pasteur. Disque à message, disque événement mais surtout disque d'amour à l'attention de tous ceux qui nous ont quittés (on pense, entre autres, à Freddie Mercury) avec l'espoir que chacun en tire sa propre conclusion : celle de Daho – transformé à cette occasion en Geldof du Sida – dont l'emprunt à la touchante chanson de Brigitte Fontaine «Domma-ge que tu sois mort» ne manque pas de cynisme.

Mais il sait – nous savons aussi – qu'il faut en user parfois afin de faire tomber le mur du silence avant qu'il ne devienne celui des lamentations...

Jean-Jacques Jelot-Blanc

sorte de réincarnation de Janis Joplin. Enfin, Prix spécial du jury (c'est-à-dire son coup de cœur ou de chapeau, selon l'humeur du moment), à CharlÉlie Couture.

Mais, si brillant et riche soit-il, ce palmarès ne donne qu'une toute petite idée de la qualité d'une programmation dont l'éclectisme s'étend également à la musique classique, au blues, au cirque, aux arts de la rue et même à quelques créations surprenantes, comme par exemple ce *Liverpool Oratorio*, composé par Paul McCartney et dirigé par Carl Davis. Une parmi tant d'autres... □



MARCEL DALLAIRE :

«Découvrir et faire découvrir»

S'il ne fit pas partie de l'équipe fondatrice du Festival d'été de Québec, en 1968, Marcel Dallaire n'en est pas moins un compagnon de route de longue date de l'événement qu'il dirige aujourd'hui, avec une souriante disponibilité de tous les instants. Une décontraction et un humour (sur son bureau : un panonceau orné d'une cigarette, pour une fois non barrée de rouge : *Permission de fumer*), bref une gentillesse ne se laissant jamais prendre en défaut par les mille et un problèmes quotidiens (tous évidemment urgents, insolubles, catastrophiques, rédhitoires, tragiques, etc.) inhérents à ce genre de manifestation. Il faut dire que son sens de l'efficacité s'est forgé sur le plateau,

et non le derrière moelleusement calé dans le fauteuil de directeur.

Tout d'abord éclairagiste, lorsqu'il participe pour la première fois au festival en 1977, puis chef électricien, il sera tour à tour directeur technique pour l'ensemble des scènes, responsable de la programmation et adjoint au directeur général, de 1985 à 87, avant de succéder à celui-ci à partir de 1987.

Cette vingt-cinquième édition du Festival d'été marque donc sa cinquième saison à la tête de la petite équipe d'une dizaine de permanents (voir photo ci-dessus avec, au premier plan, côte à côte, Gilles Laforce, responsable de la communication et du développement, et Marcel Dallaire à droite) qui assure l'organisation titanesque d'une manifestation attirant chaque année, dans les ruelles et sur les places du Vieux Québec, plus de monde qu'à Woodstock...

MARCEL DALLAIRE : C'est vrai que c'est une équipe relativement réduite, par rapport à l'ampleur de l'événement; mais cela permet d'établir des contacts plus personnels et des relais avec des tas de gens à travers la planète. Cela offre aussi une très grande souplesse pour nous consulter entre nous... Pour la programmation, par exemple, il y a trois responsables, couvrant chacun un domaine bien précis : Jean Beauchesne pour la chanson francophone et les musiques du monde, Dominic Lemay pour la musique classique et Paul Vachon pour les arts de la rue. Ces responsables font chacun une première sélection, à partir de ce qu'ils ont pu entendre ou voir tout au long de l'année; puis leurs propositions sont examinées par l'ensemble du comité directeur, afin de voir quelles seront les orientations fortes, les points sur lesquels nous

DU 3 AU 18 OCTOBRE 1992

CHANSON FRANÇAISE



En 1991, Léo Ferré recevait le Prix Hommage du festival (récompensant l'ensemble d'une oeuvre) des mains de Gilles Vigneault... qui allait lui-même le recevoir cette année pour le plus grand plaisir du public. (Photos Louise Leblanc)

déciderons d'insister, etc. La programmation finale est donc le fruit d'un travail d'équipe, mais toujours à partir d'une analyse faite par les trois responsables. Par la suite, une fois les priorités établies, ces gens-là doivent encore monter le puzzle. Parce que c'est un casse-tête monumental. Toutes les pièces doivent s'imbriquer les unes dans les autres. Il faut non seulement que les spectacles collent bien entre eux, mais que cela coïncide aussi avec les goûts du public, tout en illustrant le mieux possible tout ce qui se passe ici et ailleurs et

que nous voulons faire découvrir à ce public.

C'est curieux, parce qu'en fouillant récemment dans les archives du Festival, pour faire le point à l'occasion de ce vingt-cinquième anniversaire, on s'est rendu compte que, dès la première édition, en 68, la maxime de l'événement était : « *Connaitre et faire connaitre* ». Or, aujourd'hui, vingt-cinq ans plus tard, le mandat moral que nous nous fixons chaque année est : « *Découvrir et faire découvrir* ». Le lien reste donc très clair avec les ambitions de la toute première équipe.

CHORUS : Un quart de siècle, ça fait un bail ! Qu'est-ce que vous allez faire maintenant ?

— Voilà une bonne question ! [rire] Je pense qu'il reste encore beaucoup de choses à faire. Ces cinq dernières années, on a imposé au festival une courbe de développement assez importante; mais il fallait absolument consolider ses bases financières. Maintenant, il reste énormément à faire et à découvrir au niveau des musiques du monde et de la chanson francophone. Il faut poursuivre dans cette voie. Le Prix de la chanson

LE FINANCEMENT

Pour ce qui est du financement proprement dit du festival, les chiffres suivants – pour l'édition 92 – nous ont été communiqués de mémoire par Marcel Dallaire, directeur général, et doivent être considérés comme pouvant être légèrement arrondis à + ou - 1 ou 2 % près. Il ne s'agit pas, en effet d'un bilan comptable; simplement d'indications fournies amicalement mais de la manière la plus informelle qui soit.

Budget global du festival (installations, cachets d'artistes, salaires, publicité, frais de déplacement et d'hébergement, frais de fonctionnement, etc.) : aux environs de 3,5 millions de dollars (canadiens).

La ville de Québec soutient la manifestation par le biais d'une subvention de 85 000 dollars et de services rendus jusqu'à concurrence de 125 000 dollars. La Communauté Urbaine, c'est-à-dire l'ensemble des municipalités composant l'agglomération québécoise, participe également à hauteur de 168 000 dollars. Le gouvernement de la province de Québec verse pour sa part 515 000 dollars, et le gouvernement canadien en ajoute 280 000 autres.

Ainsi 1 170 000 proviennent-ils des différents paliers de gouvernement; ce qui représente approximativement 31 à 32 % du budget global. 45 % des revenus viennent ensuite des sponsors : des entreprises privées qui sont partenaires du festival et participent directement à son financement.

Enfin, les 23 ou 24 % restant viennent du festival lui-même : billetterie, vente d'affiches, de programmes, de T-shirts, d'épinglettes (ici, on ne dit surtout pas pin's), concessions des buvettes, etc.

francophone, créé en 1989, se voulait un élément moteur en ce sens; de manière à ce que la diffusion de l'événement soit encore élargie et que l'on puisse ainsi offrir une meilleure tribune à la chanson francophone. Et pas seulement au Québec, mais aussi sur le plan international. C'est l'une des directions vers lesquelles nous allons poursuivre notre développement. Mais si cela reste une piste



(Ph. Véronique Quaglio)

prioritaire, ça n'est quand même pas tout le festival. La preuve en est que nous accueillons ces jours-ci des gens comme Bela Fleck, Oyster Band ou Khac Chi, qui n'ont vraiment rien de francophone, chaque année l'objectif étant d'établir un constat sur l'actualité de la chanson et des musiques du monde. C'est une prétention qui est très élevée, mais nous faisons tout pour y arriver et je pense que, d'année en année, l'équipe de programmation y parvient.

– Une bonne équipe, un bon programme, une gestion impeccable et les meilleurs artistes du moment : tous les ingrédients pour réussir un bon festival. Mais le vôtre a quelque chose de plus; ne serait-ce pas tout simplement le charme de Québec ?

– C'est vrai que les places du Vieux Québec se prêtent à merveille à ce type de manifestation. Le même genre d'événement dans une ville à l'américaine, où toutes les rues se coupent à angles droits, n'aurait évidemment ni le même charme, ni la même popularité. Mais cela marche aussi dans les deux sens. Québec est une destination touristique de tout premier choix, mais avec le festival, avec toutes ces animations dans les

rues, tout ce monde, toutes ces couleurs, toute la ville prend une autre dimension et une autre personnalité. Et, quand le festival s'installe, pour onze jours en juillet, j'aimerais bien être à la place de l'Américain, du Japonais ou de l'Européen qui débar-

que comme ça, par hasard. Parce qu'il découvre la ville sous un tout autre visage.

Je suis sûr qu'il y a plus de 90% de ces gens-là qui recommanderaient volontiers à leurs amis de venir visiter Québec pendant la période du Festival d'été. Et d'ailleurs, les chiffres le prouvent, la plupart d'entre eux reviennent au festival. Ce qui n'est pas la moindre de nos satisfactions...

Reportage et entretien :
Marc ROBINE

Contact : 160 rue St-Paul, C. P. 24, succursale B, Québec (Québec) G1K 7A1 (Tél. : 1/418.692.4540 / Fax : 1/418.692.4384)

LE MÉTIER

OLYMPIA, TLP

Nouvelles du front

Paris, lundi 14 septembre 1992, 17h25. Huit chiffres sur le cadran du téléphone : le numéro du TLP là où Léo Ferré devait se produire en novembre. Là où il ne se produira pas puisque, depuis le 22 juillet dernier, le TLP est à la rue, ayant été expulsé de ses anciens locaux; et que son directeur, Hervé Trinquier, après avoir remué ciel et terre pour trouver une salle, a fini par faire affaire avec le Grand Rex. C'est donc dans le vieux cinéma aux décors de staff, de stuc, d'or et de peluche rouge, que Léo viendra une nouvelle fois nous rugir ses chansons en plein cœur, du 18 au 24 novembre prochain. C'est officiel depuis près de deux semaines et, de toute façon, il y a bientôt deux mois que le TLP n'est plus au numéro demandé.

Courtes sonneries et, à l'autre bout du fil, une voix. Une voix d'homme. Bien timbrée, aimable, presque chaleureuse. A ma demande de renseignements sur l'ouverture des réservations pour le spectacle de Ferré, la voix répond, sans l'ombre d'une hésitation : *«Le spectacle a lieu en novembre et la location ne commence qu'à partir d'octobre...»* J'insiste : *«Quand, en octobre ? Début du mois ? Seconde quinzaine ?»*. Réponse : *«A partir du 1er !»*. *«Merci, au revoir»*; je raccroche. Avec le sentiment d'avoir parlé à un faux jeton de première...

Un peu d'histoire, maintenant. Le TLP, tel que nous le connaissions, existait depuis 1986, pris en main par Hervé Trinquier et son équipe par le biais d'une location-gérance. Avant cela, cette superbe petite salle à l'italienne, dont les murs appartiennent à la Banque de France (laquelle, il faut le préciser, n'a strictement rien à voir dans l'affaire qui nous occupe), cette salle, donc, avait longtemps abrité un cinéma, dont la principale particularité était de diffuser des films de manière ininterrompue de dix heures du matin au lendemain six heures. Puis le cinéma avait fermé ses portes et, finalement, la salle avait été reprise

en location par les clowns Macloma qui lui avaient rendu sa vocation première de théâtre.

Un dépôt de bilan plus tard, Trinquier et sa bande, solidement épaulés par Radio Libertaire pour la promo et la diffusion de l'information, entreprenaient de transformer ce théâtre sur le déclin en un temple de la chanson fièrement baptisé Théâtre Libertaire Parisien.

De Léo Ferré à Lény Escudero, en passant par Georges Moustaki, Font et Val, Cora Vaucaire, Julos Beaucarne, Graeme Allwright, Catherine Ribeiro, etc., de grands noms allaient s'y produire; mais aussi de moins illustres, pour peu que Trinquier leur ait trouvé assez de talent et suffisamment de choses à dire. Vu de l'extérieur, le ciel semblait donc serein...



H. Trinquier (à dr.) avec le propriétaire du Trianon (Ph. Vernhet)

jusqu'à ce que début juillet deux ouvriers ne débarquent, un beau matin, pour arracher la moquette murale et les fils électriques et déposer l'enseigne frappée du sigle TLP ! Quelques jours plus tard, Trinquier s'aperçoit que le courrier du théâtre est détourné – à son insu, bien entendu –, puis c'est la ligne téléphonique des réservations qui connaît le même sort. On imagine le plan : plus de réservations, c'est la mort du TLP à plus ou moins brève échéance.

Enfin, c'est la ligne même de la direction – celle de Trinquier, donc – qui file vers une autre destination. L'affaire sentant de plus en plus le roussi, l'équipe technique du TLP décide aussitôt de déménager le soir même tout le matériel lui appartenant en propre : ordinateurs, éclairages, sono, etc. Le lendemain matin 22 juillet, Hervé Trinquier se rend comme d'habitude au théâtre... pour constater, stupéfait, que les serrures ont été changées et qu'il ne peut plus entrer. Le TLP est donc bel et bien à la rue. Fin du premier acte.

Seul grain de sable, dans cette tactique aussi habile que sournoise, les contrats à venir ont été signés par lui, et les artistes (comme Ferré), dont il a su gagner la confiance et l'amitié, n'entendent pas le laisser tomber. Ces gens-là le suivront donc là où il retrouvera une salle.

Tout n'est pas perdu pour lui, par conséquent, et l'espoir subsiste de voir un jour le TLP renaître ailleurs dans un avenir pas trop lointain. Au Théâtre Trianon, par exemple (qui va abriter cette année une partie de sa programmation). En attendant, le coup est rude pour les amateurs de chanson.



Jean-Michel Boris (Ph. V. Quaglio).

Or, le bail de l'Olympia étant fort près d'arriver à son terme, la Société Générale, propriétaire des murs, émet le souhait de récupérer son bien, pour procéder à d'importants travaux. Promesse étant faite, bien entendu, de reconstruire un nouvel Olympia flamboyant neuf, en lieu et place de l'ancien... ce qui ne laissait pas d'inquiéter Jean-Michel Boris, le directeur du music-hall depuis la disparition de Coquatrix : « Personnellement, j'ai trouvé que c'était une idée extrême-

ment dangereuse, parce que l'on risquait de se retrouver dans la même situation que Bobino où l'on a démolit un lieu plein d'histoire et de souvenirs, pour se retrouver avec une espèce de cube de béton qui n'a plus rien d'un music-hall et dans lequel il est très difficile de retrouver ses traces et ses marques. Un lieu dans lequel il ne s'est pratiquement rien passé depuis sa réouverture, c'est-à-dire depuis sept ans; ce qui est quand même dramatique.

Quand on démolit un music-hall, il y a toujours le double risque de perdre à la fois la clientèle des artistes qui aimaient bien cet endroit, où ils avaient leurs habitudes, et la clientèle du public qui est, lui aussi, attaché au lieu, avec ses défauts et ses qualités. Car,

si l'on a mis trente-huit ans à faire de l'Olympia ce qu'il est, pourrait-on reconstruire un Olympia en deux ou trois ans ? Pour ma part j'en doute fort... »

Un doute qui, heureusement, restera quelques années encore en suspens, puisqu'une récente dépêche de l'AFP nous informait qu'un accord avait finalement été trouvé entre la Société Générale et la famille Coquatrix, et que le bail était prolongé pour une durée de quatorze ans.

D'ici là, peut-être que la volonté exprimée par le ministère de la Culture de faire classer l'Olympia aura (enfin) abouti et que la question s'en trouvera définitivement réglée ?

N'empêche, l'alerte a été chaude !

Marc ROBINE

Autre coup rude, évité de justesse, celui-là : la forte menace ayant pesé pendant des mois sur l'Olympia; le lieu le plus symbolique entre tous en matière de chanson. Sans être identique jusqu'au bout, l'histoire présente de fortes analogies avec la précédente. Un très vieux théâtre devenu cinéma aux jours les plus sombres de son existence, avant d'être repris, en 1954, par Bruno Coquatrix qui le rénovera de fond en comble deux ans plus tard pour en faire le music-hall sans doute le plus célèbre du monde. Il n'est qu'à voir le nombre d'albums publics enregistrés à l'Olympia, par des artistes de tous pays, pour s'en convaincre.

le 25 à Vernouillet (28), le 26 à Bourg-en-Bresse, le 27 à Gap, le 28 à St-Chamond, le 29 à Vitrolles, le 1/12 à Argenteuil, le 2 à Clamart, le 3 à St-Avoid, le 4 à Verdun, le 5 à Colombes, le 8 à Manosque, le 9 à Albertville, le 10 à Anemasse, les 11 et 12 à Chambéry, le 15 à Villefranche/Saône, le 19 à Lyon.

– Ionatos Angélique et Henri Agnel en duo, les 21 et 22/11 à Sartrouville.

– Jolivet M., le 7/11 à Nîmes.

– Jonasz Michel, le 8/12 à Reims, le 9 à Cherbourg, le 10 à Rennes, le 11 à Angers, le 12 à Nantes, les 14 et 15 à Bordeaux, le 16 à Pau, les 17, 18 et 19 à Toulouse.

– Laguerrie Michel, le 10/11 à Lignières (18).

– Lavilliers Bernard, du 15 au 17/11 à Sartrouville, le 10/12 à St-Priest (69).

– Le Forestier Maxime, le 10/10 à Quéven (56).

– Léa France, le 28/11 à Tremblay-en-France.

– Leprest Allain, le 7/11 à Tremblay-en-France.

– N'Dour Youssou, le 17/10 à Nancy, le 22 à Lyon, le 23 à Montpellier, le 27 à Bordeaux.

– Nougaro Claude, les 13 et 14/10 à Villejuif le 15/11 à Ivry, le 15/12 à Douai.

– Novembre Tom, le 18/11 à Belfort, le 26 à St-Priest (69).

– Pestel Véronique, le 28/11 à Vendôme.

– Tomé Antoine, le 10/10 à Conflans, le 26/11 à Dunkerque, le 27 à Béthune, le 28/11 à Liévin, le 29 à Lille.

– Vigneault Gilles, le 10/10 à Annecy, le 11 à Yzeure (03), le 12 à St-Pierre-des-Corps (37), le 13 à Auxerre, le 14 à Mayenne, le 15 à Brest, le 16 à Maunon (56), le 17 au Guilvenec (29) et le 18 au Festi'Val de Marne.

– Voix Bulgares (les), le 4/12 à St-Barthélemy (49).

– Zap Mama, le 13/11 à Sartrouville.

– A Nantes (la Bouche d'Air) :

Angélique Kidjo le 26/11, Titi Yann le 28, James et Vola le 3/12, Marie-Laure Béraud le 4, Ducky Smokton le 6.

– A Sevrans (93), 1ère fête de la chanson le 27/11 avec Vincent Absil, Bévimda, Claire, Elisabeth et Guimou de la Tronche, Machon, Marc Robine, Marie-Josée Vilar et Zaniboni.

– A Tours (Bateau Ivre) : Elisabeth Caumont le 10/11, Gina et l'Orchestre les 13 et 14, Noir Désir le 15/12, Bratsch le 18.

PARIS

– Benin Mörice, du 31/10 au 2/11 au Sal. Marjolaine (enf.).

– Daho Etienne, à partir du 10/10 au Zénith.

– Delpech Michel, du 2 au 11/10 à l'Olympia.

– Desjardins Richard, jusqu'au 10/10 au Bataclan.

– Douce France, groupe vocal jusqu'au 31/10 au Tourtour.

– Drangy Martine et Guéry Burtin, au Casino de Paris les 9 et 12/12 à 14 h (enfants).

– Dutronc Jacques, à partir du 3/11 au Casino de Paris.

– Ferré Léo, du 18 au 24/11 au Grand Rex.

– Jonasz Michel, à partir du 17/11 au Zénith.

– Kent, au Café de la Danse du 12 au 24/10.

– Kidjo Angélique à l'Olympia le 31/10.

– Lacouture, chaque lundi à partir du 26/10 à 20h30 au Bateau Théâtre le Nautilus, 6e.

– Lara Catherine, du 2 au 8/11 au Théâtre du Châtelet.

– Mondano Paulo, du 25/11 au 5/12 au Passage du Nord-Ouest.

– Tomé Antoine, du 13 au 24/10 au Tourtour (4e).

– Théâtre Clavel (19e) : Christian Paccoud le 26/10, Chantal Grimm le 23/11, Christine Authier le 14/12.

– Théâtre Roseau (4e) : Nathalie Tial (Illo à Lapointe) chante Bobby Lapointe à partir du 3/11 à 22h30.



Juliette, malicieuse et drôle, un cocktail d'émotion et de rire

– Théâtre de la Ville : les 13, 16 et 17/10 à 18h Juliette, le 19/10 Musique Pibroc'h à 18h et Voix de Bretagne (avec Manu Lannhuel) à 20h30, les 11 et 12/12 Cesaria Evora (cf. rubrique Disques), les 20 et 21/12 Doudou N'Diaye Rose.

– Vilar Marie-Josée le 21/12 au Petit Journal Montparnasse.

BELGIQUE

– Beaucarne Julos, le 13/10 à Chimay, le 16 à La Louvière, le 30 à Battice, le 28/11 à Ohey, le 11/12 à Namur.

– A Bruxelles (La Soupape) : Philippe Anciaux le 10/10, fête du 14e anniversaire le 17/10, les Bandini les 23 et 24/10, Vadim Piankov le 30/10, Claire Aven le 13/11, Albion les 20 et 21/11.

QUÉBEC

– Tomé Antoine, en tournée du 3 au 19/11 (à Montréal notamment pour le festival Coup de coeur).

SUISSE

– Fernandez Nilda les 6 et 7/12 à Genève.

– Couture Charlélie, le 21/10 à Monthey.

– Higelin Jacques, du 16 au 18/12 à Morges.

LÉO FERRÉ

du 18 au 24 novembre
A PARIS AU GRAND REX

